

# LES CAVES DU VIEUX FORCALQUIER

## LES CAVES DE FORCALQUIER

Dans l'ancienne cité comtale de Forcalquier, intra muros, chaque maison possède une vieille cave dont les voûtes et les installations encore conservées donnent une belle image du passé. Parfois, fort étendues, certaines de ces caves communiquaient les unes avec les autres, faisant naître, non pas des légendes, mais des rumeurs plus ou moins fondées. François Bouchardeau en a fait le cadre d'un petit roman policier : *Ibant obscuri sola sub nocte* dont le héros se perd dans des labyrinthes sans fin [1]. Cependant, hors ce côté imaginaire, ces caves peuvent livrer des vestiges qui permettent de remonter dans l'histoire de Forcalquier et de comprendre de quelle manière la ville fut occupée autrefois.

## Une première étude

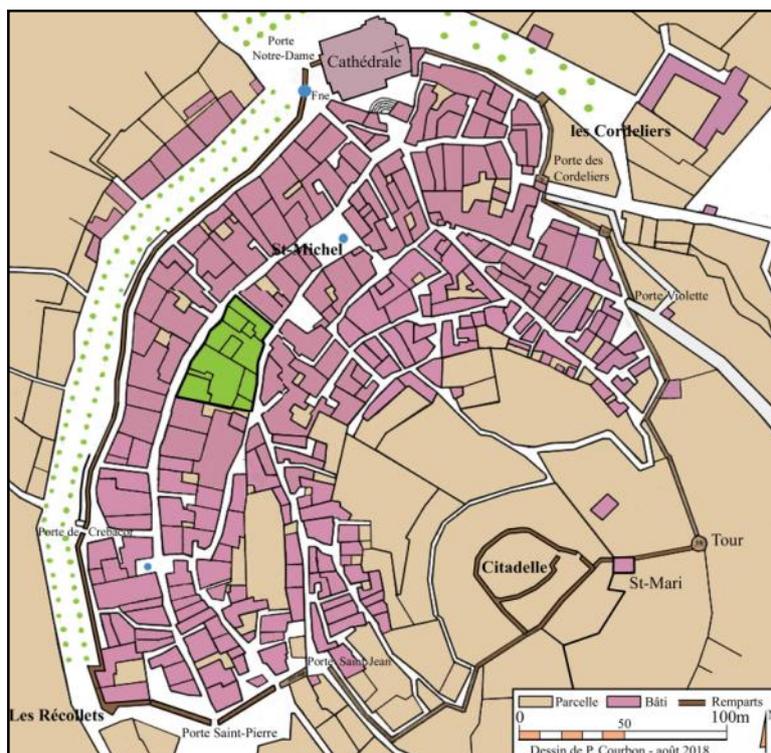
Il fallut attendre le projet de réhabilitation du vaste îlot d'immeubles situé au dessus de la rue Marius Debout et jusqu'à la rue du Palais pour qu'avant le début des travaux, une étude de cette zone soit menée par l'INRAP (Institut National de Recherches Archéologiques Préventives). Le vaste réseau de caves ou semi-caves qui s'étendait dans le sous sol fut alors concerné par cette étude. Cela était d'autant plus utile, qu'au cours des travaux qui suivirent, une grande partie des caves allait disparaître. C'était la première fois que ce domaine hypogée de la ville faisait l'objet d'une véritable étude, qui plus est, par des archéologues.

Un volumineux rapport de 237 pages, rédigé par Christophe Voyez, Émilie Leal et Catherine Barra, fut alors publié par l'INRAP en 2009 [2]. Au début de leur étude, les auteurs se sont évidemment attachés à la consultation de documents anciens tels l'évolution de la population de Forcalquier, ou les vieilles matrices du cadastre. D'une manière plus détaillée, Christophe Voyez, architecte de formation étudia avec soin la manière dont ces caves avaient été réalisées et l'évolution architecturale qu'elles avaient pu connaître au cours de leur existence, soit par des réfections, soit par des prolongements.

Complément à cette étude architecturale, l'étude des céramiques trouvées dans les diverses parties recouvertes par des déblais ou gravats, permit de dater l'utilisation de ces caves. Les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles ne livrèrent que très peu de céramiques. Le XIV<sup>e</sup> siècle livra un lot à peine plus conséquent de fragments de céramiques. Par contre, environ deux cents tessons correspondant à de la vaisselle de table et des ustensiles culinaires, furent datés du XV<sup>e</sup> siècle. On peut en conclure que c'est à partir de ce siècle que les caves connurent leur plus grande extension.

## Compléments de 2019

Cependant, aussi excellente que soit cette étude, elle ne portait que sur une superficie de 1.200 m<sup>2</sup>, très peu par rapport à la vieille ville. De plus, seules cinq des nombreuses caves recensées avaient fait l'objet d'une topographie et d'une description détaillée. Les travaux terminés, il n'en reste plus que deux encore accessibles, fermées par des grilles dont la mairie possède la clef.



**Entre la rue du Palais et la rue Marius Debout, la zone étudiée par l'INRAP est très petite par rapport au vieux Forcalquier. Les remparts ont été reconstitués sur le cadastre napoléonien.**

Il s'avérait intéressant de compléter le travail INRAP par la visite et le relevé d'autres caves, afin de tenter une synthèse suffisamment étendue de ce domaine souterrain. Il semblait aussi intéressant de compléter le point de vue de l'architecte et des céramologues par un questionnement sur le rôle de ces caves dans l'occupation humaine de la vieille cité. C'est pourquoi, en 2019, nous avons entrepris la visite de plus d'une trentaine d'entre elles qui s'ajoutent aux six vues par l'INRAP et aujourd'hui en partie inaccessibles ou comblées.

Parfois, cette visite détaillée des caves a nécessité une aptitude à l'exploration du monde souterrain, mon passé spéléologique m'y a aidé.

L'étude des souterrains des villes n'est pas nouvelle, les catacombes et carrières souterraines de Paris [3, 4], puis les souterrains de la Croix Rousse à Lyon [5] ont fait depuis longtemps l'objet de nombreuses publications. Par contre l'étude des caves urbaines semble avoir suscité moins d'intérêt. Il faut attendre 2007 pour voir un auteur étudier en détail les caves de toute une ville [6, 7]

## FORCALQUIER INTRA MUROS

Curieusement, la vieille ville de Forcalquier s'est bâtie sur la face nord de la colline au sommet de laquelle se trouvait la citadelle. Nous sommes à 600 m d'altitude et l'hiver, il n'y fait pas chaud. Maria Christina Verano [8] s'en est étonnée. Cette disposition étonnante est-elle liée à d'anciens lieux de culte, comme certains le supposent ? Pourtant sur le versant sud, hors des remparts, nous avons les Eglises de Saint-Mary, Saint-Jean et Saint-Pancrace.

Les remparts du vieux Forcalquier ont maintenant disparu sur la majorité de leur longueur. Seules en subsistent quelques courtes portions, deux tours et une seule porte sur les six que comportait l'enceinte. Le cadastre napoléonien de 1813 en a heureusement représenté le tracé (voir la carte de la page précédente). D'après J.-Y. Royer [9, p. 79] les vestiges encore visibles dateraient des XIII<sup>e</sup> – XIV<sup>e</sup> siècles. Ces remparts marquaient la fixation de la vieille ville et la ligne à l'intérieur de laquelle on pouvait bâtir et se loger en toute sécurité.



La porte des Cordeliers est la seule survivante des six portes des remparts.

Plusieurs raisons ont été évoquées par les historiens concernant la construction de remparts autour d'une ville ou d'un village. La première est évidemment la protection, fonction primordiale dans les régions qui ont été exposées à de nombreux conflits. Mais souvent en Provence, ces remparts ont été bâtis pour marquer l'autorité du seigneur des lieux. Cette fonction est nommée *Incastellamento*, terme italien que l'on peut traduire en français par « enchâtellement ».



L'une des deux dernières tours encore visible.

Cependant, ce terme semble impropre à Forcalquier qui, jouant sur la rivalité des comtes de Toulouse et de Barcelone, avait obtenu le 26 mai 1206 de Raymond Bérenger II, un statut particulier, affranchissant les habitants de la ville de la totalité des péages et usages seigneuriaux. En 1385, profitant à nouveau des rivalités, cette fois-ci entre la maison d'Anjou et l'ancien comté de Provence, Forcalquier obtint par la *Grande Charte* des libertés municipales plus importantes que celles héritées des anciens comtes. Forcalquier n'était plus dirigée par un seigneur, mais par des consuls élus tous les ans. D'ailleurs, comme le souligne Jean-Yves Royer, parmi toutes les belles demeures de la vieille ville encore existantes, aucune n'a pu être attribuée aux comtes de Forcalquier, même temporairement. Le château de Saint-Maime avait été cité par un historien, mais rien ne permet de le confirmer.

Mais alors pourquoi des remparts ? Jean-Yves Royer [9, p. 77-78], y voit une fonction symbolique : *L'enceinte urbaine affirme la puissance et l'identité de la cité qu'elle retient de se dissoudre avec la campagne environnante. Au Moyen Âge, une ville sans remparts se serait sûrement sentie toute nue, sans dignité, plus encore que sans défense.* Il met d'ailleurs en relief le peu d'efficacité de ces remparts, se référant aux multiples petites réparations dont il a trouvé trace dans les archives municipales. L'efficacité de ces remparts a pu sembler illusoire lors des grandes pestes qui dévastèrent la Provence et décimèrent la population de Forcalquier. Autre question : bien qu'au XIV<sup>e</sup> siècle les grandes compagnies et Raymond de Turenne aient sévi dans certaines régions de Provence, Forcalquier ne semble pas en avoir beaucoup souffert. La ville avait-elle payé un tribut ?

On peut quand même en conclure que, si Forcalquier n'a pas connu les grandes périodes d'insé-

curité d'autres régions, il était plus rassurant de se regrouper intra muros, même pour ceux qui vivaient de l'agriculture et devaient cultiver des champs à plus d'une heure de marche.

## **EVOLUTION DU MONDE RURAL**

### **Evolution de la population agricole**

Avec l'industrialisation et l'explosion des services, le monde rural a connu une évolution énorme qui s'est poursuivie jusque dans le passé récent succédant à la seconde guerre mondiale. Les campagnes se sont vidées au profit des villes. Durant les 70 années suivant la guerre 1939-1945, la proportion des gens qui vivent de la terre est passée de plus de 25% à moins de 3% de la population active française. En 1789, avant l'essor de l'industrialisation, la part de la population française vivant de l'agriculture était de l'ordre de 67%. Au XV<sup>e</sup> ou au XVI<sup>e</sup> siècle, bien que nous n'ayons pas de chiffres, elle était peut-être encore plus importante.

De ce fait, l'image actuelle de la population forcalquiéenne ne représente absolument pas celle qui existait il y a seulement 70 ans et encore moins celle du Moyen Age tardif (XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle) auquel Chr. Voyez rattache de nombreuses caves.

Aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, la plupart des agriculteurs habitaient dans le bourg lui-même, plus sécurisants que la rase campagne, où des bandes organisées pouvaient sévir en certaines périodes. Même avec l'arrivée de périodes plus sûres, cette situation a perduré. Comme j'ai pu le constater au début des années 1950 à Vinon-sur-Verdon, de nombreux exploitants agricoles habitaient toujours dans le village, avec une remise à outils près de leurs champs.

Illustrant ce regroupement de populations agricoles au centre de la cité, trois anciens moulins à huile ont été recensés [11] dans Forcalquier intra muros. Aussi, il ne faut pas s'étonner si certaines caves recèlent de nombreux vestiges liés à l'activité agricole.

Aujourd'hui, la diminution de la population agricole a amené le regroupement des terres. Cela a été accentué par les opérations de remembrement entreprises par l'Etat dans de nombreuses campagnes après la guerre. Les exploitations sont beaucoup plus importantes qu'autrefois et les cultivateurs préfèrent habiter une ferme située près de leurs terres, donc hors de l'agglomération.

Comme dit précédemment, l'avènement de l'industrialisation avait amené un flux de population des campagnes vers les villes. La population de Marseille était passée de 100.000 habitant en 1813, à plus de 300.000 en 1872. De 1851 à 1871, celle de Forcalquier, avait diminué de 10% . L'exode des campagnes vers les villes avait déjà commencé et la grande évolution du monde rural était bien amorcée.

## **Evolution des cultures**

Aujourd'hui à Forcalquier, seules quelques petites parcelles de vignes, souvent limitées à quelques rangées, sont encore visibles. Autrefois, les vignes étaient certainement plus nombreuses, la vieille matrice cadastrale le confirme, car de nombreux cultivateurs produisaient le vin réservé à leur consommation personnelle de l'année. Il faut se souvenir que la consommation de vin par personne était beaucoup plus importante qu'aujourd'hui, le vin compensait certainement la mauvaise qualité de l'eau de nombreuses citernes !

Cette production de vin réservée à la consommation personnelle semble confirmée par le fait qu'il n'y ait aucun vestige ou trace de chai collectif ; plus tard il n'y eut pas de coopérative vinicole à Forcalquier. Rappelons que les premières coopératives viticoles arrivèrent en France en 1901. A cette époque, Forcalquier s'était déjà tourné vers une production principalement céréalière, puisqu'une coopérative à blé y avait été créée en 1899.

De nombreux cultivateurs possédaient quelques bêtes qui complétaient les revenus de leurs cultures. Aujourd'hui, si les troupeaux sont beaucoup plus importants en nombre de têtes, leur nombre a en contre partie diminué. A ce sujet, il est amusant de reprendre un litige de 1723 retrouvé dans les archives en mairie [DD30], où un fontainier ayant interrompu ses travaux d'entretien de l'aqueduc, les deux fontaines de la ville restèrent sans eau pendant trois mois : *d'autant que tous les habitants de la ville de Forcalquier souffrent aussi bien que les bestiaux n'ayant ni puits ni autre fontaine...*

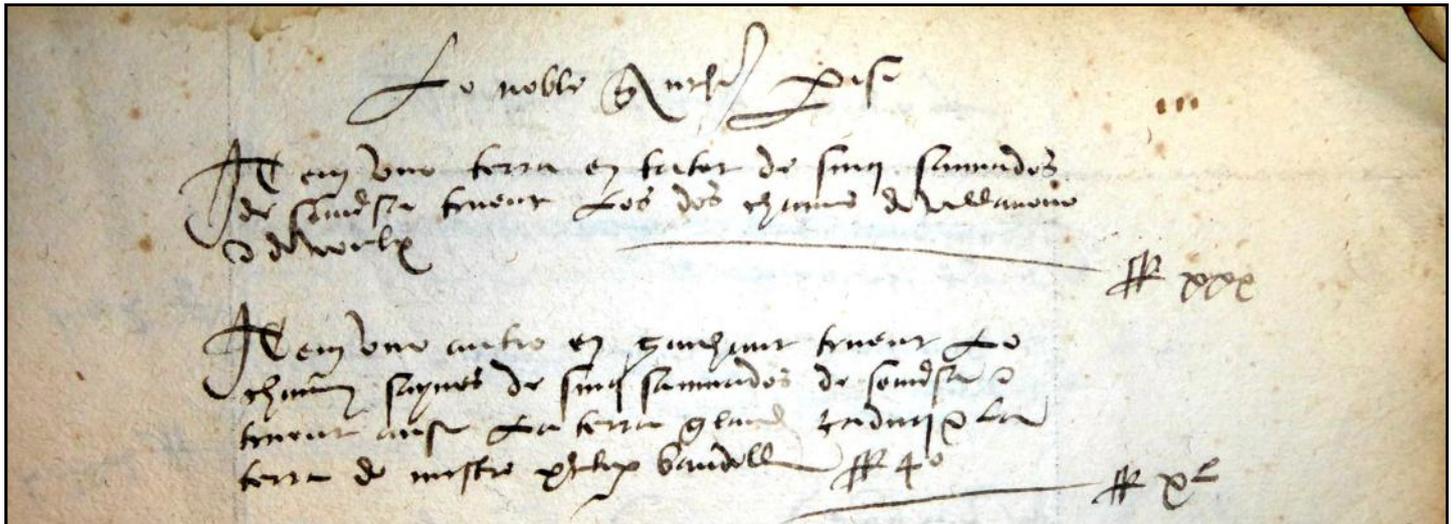
En ce qui concerne ces bêtes, le rapport INRAP de 2009 nous apprend qu'en 1872, la moitié des chevaux et mules de Forcalquier appartenait à des résidents intra muros. Par contre la majorité des autres bêtes (ovins, bovins, porcs, volaille) se trouvaient à l'extérieur. On en conclut qu'à cette date, de nombreux agriculteurs s'étaient rapprochés de leurs terres. La présence de nombreux chevaux ou mules n'était pas liée qu'aux agriculteurs, un citoyen pouvait avoir un cheval ou une carriole pour se déplacer.

## **L'examen des vieux cadastres de Forcalquier**

Dans le rapport INRAP, Christine Barra a fait un excellent état du cadastre. Elle a bénéficié du travail précieux de Jean-Yves Royer qui a eu le double mérite de déchiffrer la première matrice cadastrale de la ville. Ce document rédigé par plusieurs rédacteurs, depuis 1468 jusque dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, est non seulement écrit en Provençal ancien, mais encore dans une écriture qui n'est pas toujours calligraphique. Il est composé d'une table des propriétaires classés par ordre alphabétique, laquelle renvoie à 582 folios de papier épais, à raison de un par propriétaire, numérotés en chiffres arabes.

Chaque bien immobilier du propriétaire forme un paragraphe, séparé du suivant par un interligne. Ces biens sont nommés, puis localisés, par rapport aux voies, et par rapport aux confronts, ou proprié-

taires voisins. Cela peut permettre de les placer sur le cadastre napoléonien, quand les noms se sont conservés. Leur valeur en florins est notée en marge droite, écrite en chiffres romains peu faciles à déchiffrer.



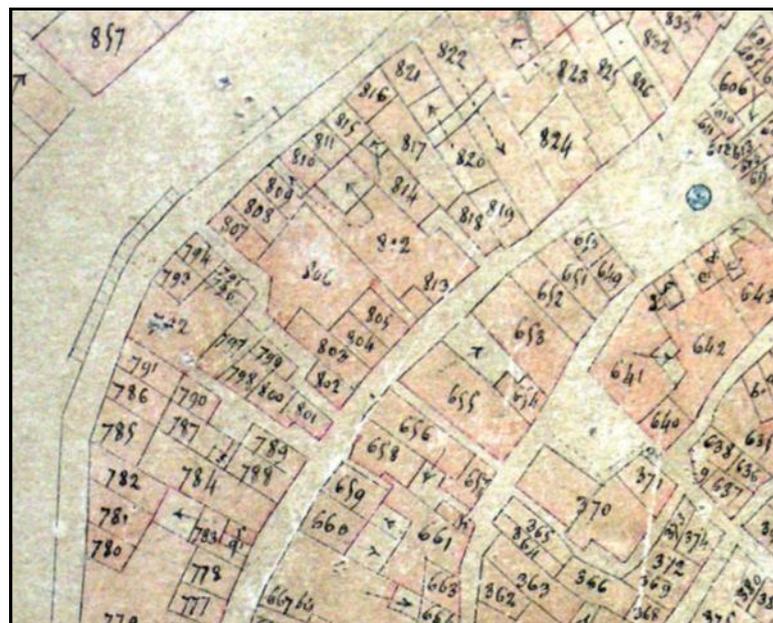
Cet extrait de matrice montre la difficulté de la transcription entreprise par J.-Y. Royer. Au sommet du folio, il est difficile de transcrire le nom propre suivant *Lo noble*. Sur la même page, sont notées neuf propriétés appartenant à la même personne.

Nom du propriétaire	Description et positionnement	Valeur (Fl.)
Mestre Constans Audoyne	Item uno mayson a la carriera sobre lo fort dau chamin tenent la mayson de honorat andret et la mayson de mari perrinet	ff. XVI
Mary lheurier	Et Premierament uno mayson dotal a la carriero de la scollo tenent la mayson de mestre anth[ony] Garcin et La mayson das Verdes donglo et laquesto carriero	ff. LX
Lo noble Anthoni Parisi	Item uno mayson ala carriera drecha tenent laqu[esto] carriero, la mayson de Peiron Rey, alias Passayre. Item la carriera sive androno entre el et mons[inhor] De Limans et darreyre ambo uno mayson das Verdes donglo ? la callo mayson es indiviso entre laqu[est] Parisi et los Verdes donglo	Ff. LXXXV

Mise en forme de la matrice dans un tableau moderne. Les valeurs en florin en chiffres romains sont difficiles à deviner.

Le métier des propriétaires n'apparaît pas. Seule nuance marquée entre eux : soit les noms sont écrits directement avec parfois un pseudonyme (alias), soit précédés de *Mestre*, ou de *Lo noble*. Que peut-on déduire de ces appellations ? *Noble* se rapportait-il à un noble, un notable, ou à quelqu'un ayant une fonction officielle ? *Mestre* se rapportait-il à un artisan, un libéral, un bourgeois ? La transcription des folios de la matrice, montre que de nombreux propriétaires d'immeubles de la ville possédaient aussi des terres hors du bourg.

On peut aussi retrouver des matrices de biens ruraux à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle. Sur les trois volumes qui composent le *cadastre de 1717* (archives CC13), les deux premiers concernent uniquement les biens ruraux, le troisième n'étant pas accessible. La suite de ce volume 3 est constituée par la *matrice de 1768* (archives CC15), qui concerne également uniquement des biens ruraux. Une longue et laborieuse compilation et recherche de correspondance entre ces matrices et celles vues précédemment permettrait d'avoir une idée de la proportion de cultivateurs résidant à l'époque dans les remparts. Qui l'entreprendra ?



Le cadastre napoléonien permettait enfin de compléter la matrice par un plan permettant de mieux situer les parcelles.

Il faudra attendre le cadastre napoléonien de 1813 pour qu'un plan soit associé à la matrice. On y voit qu'en 1813, la partie bâtie de la bourgade en dehors des remparts était très restreinte : elle se limitait aux immeubles qui bordent l'actuelle place du Bour-

guet. Même un hameau comme celui des Cambarels était réduit à sa plus simple expression et les espaces de Saint-Marc étaient vides de constructions. Le nombre de grosses fermes ou de bergeries semble faible pour une population vivant surtout de l'agriculture. Par contre on trouve un plus grand nombre de très petites constructions qui devaient correspondre à des remises, ou à des « cabanons pointus ».

### L'ETAT ACTUEL DES CAVES

Chaque maison possède une cave qui semble avoir été le complément indispensable au logement. En bordure de rue, les soupiraux permettent de nous en assurer. Maintenant que nous avons essayé de dresser le contexte de la population qui les a utilisées, voyons comment ces caves se présentent aujourd'hui.

Actuellement, de nombreuses caves que nous avons visitées servent soit d'entrepôt, quand elles sont associées à un commerce, soit de dépôt quand elles sont associées à une habitation. Aussi la plupart du temps sont-elles encombrées, soit de cartons, cageots, bouteilles, soit d'objets hétéroclites dont on s'est débarrassés, avec l'arrière pensée qu'ils pourraient peut-être resservir. Il y a une époque où on ne jetait pas ! Aujourd'hui, il faut dire que la création des déchèteries est relativement récente. Aussi, cachés par les encombrements, certains détails intéressants ont pu nous échapper.

Il faut aussi mettre à part le pâté d'immeubles de la rue Marius Debout qui a fait l'objet de l'étude INRAP. Cet îlot d'immeubles en très mauvais état, avec de nombreuses parties en ruines était presque inhabité. Aussi, si l'INRAP y a trouvé de nombreuses caves effondrées, celles en meilleur état n'étaient pas

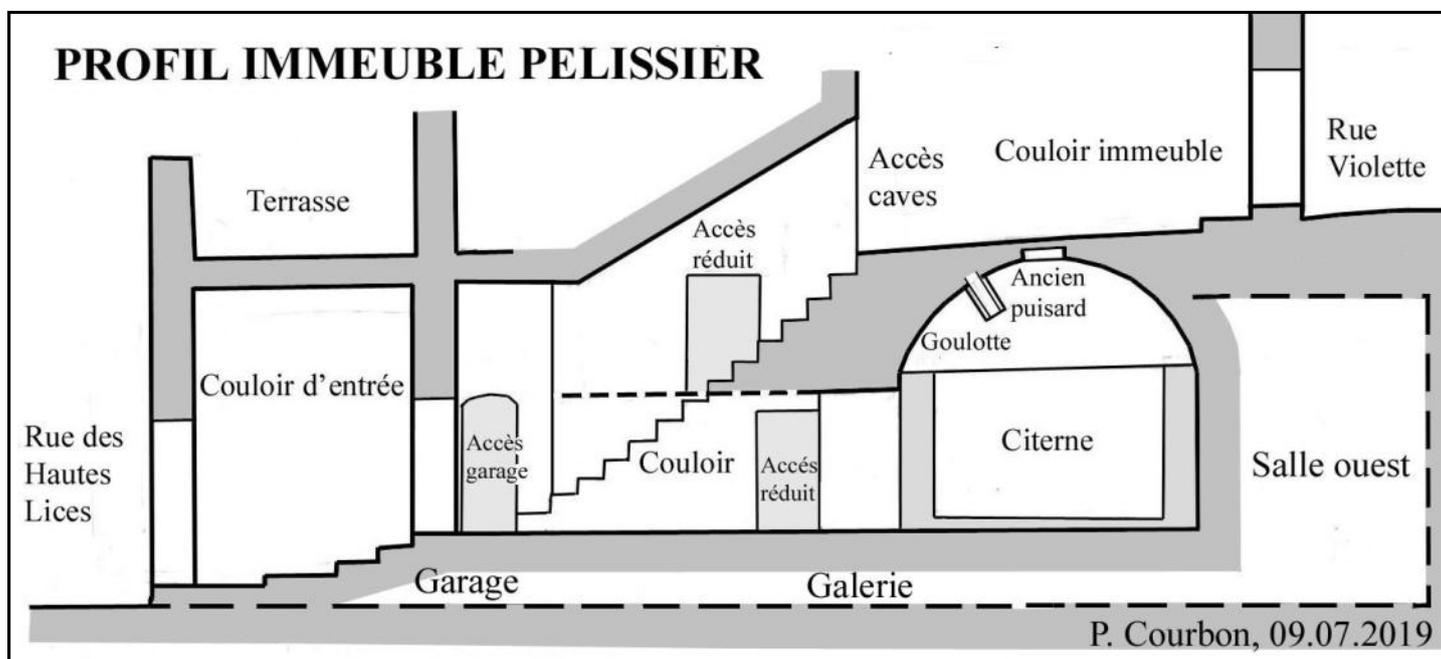
**Dans la zone étudiée par l'INRAP, plusieurs maisons avaient disparu. Subsistaient les caves sur plusieurs niveaux, semi caves, ou cours intérieures (Clichés E. Léal).**

autant encombrées d'objets divers que celles que nous avons visitées. Qui plus est, on y a retrouvé plusieurs accessoires intacts, reliés à l'activité agricole, tels abreuvoirs ou mangeoires.

### DISPOSITION DES CAVES

Le village ayant été bâti sur les pentes d'une butte, il a dû s'adapter au relief. Aussi, deux rues qui délimitent un pâté de maisons peuvent être à des altitudes très différentes. Il en résulte que les caves de la maison donnant sur la rue supérieure puissent être à la même altitude que les rez-de-chaussée d'une maison donnant sur la rue inférieure. Quand un même immeuble donne sur les deux rues, ce qui est une cave pour la rue supérieure débouche par une galerie voûtée dans la rue inférieure ! Sur un profil en travers, on peut donc avoir sur le même niveau : une





Sous cet immeuble se trouvent deux caves parallèles, dont l'une est dessinée en pointillé. Du fait de la pente du terrain, nous sommes en souterrain du côté de la rue Violette et de plain-pied du côté de la rue des Hautes Lices. C'est le cas de nombreuses caves visitées.

cave se prolongeant par une remise, une écurie, ou un magasin. Le rapport INRAP a essayé de créer une différence en nommant ces différentes parties soit caves, soit espaces, ce qui souvent n'est pas évident à différencier.

## ASPECTS REMARQUABLES DES CAVES VISITEES

### Les escaliers d'accès

Point commun de plusieurs caves des anciens hôtels de Forcalquier : leur monumental escalier d'accès. Souvent c'est la continuation vers le bas de beaux escaliers en colimaçon qui desservait les



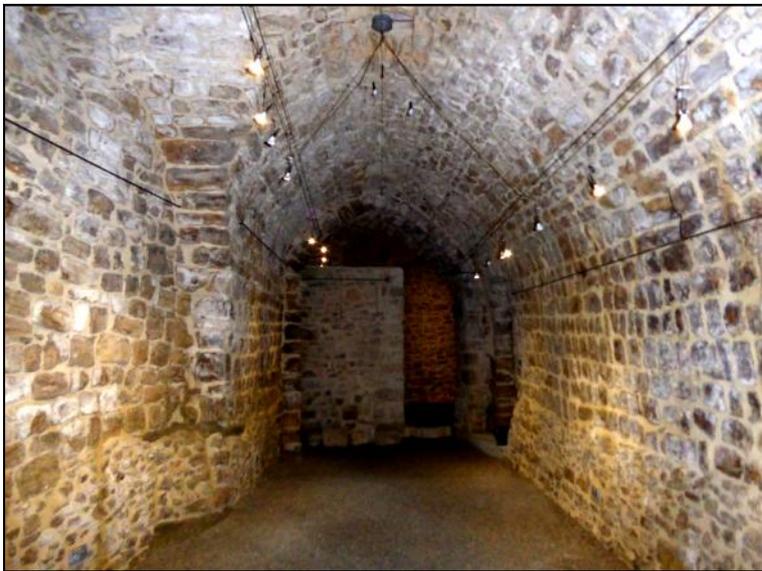
Les escaliers de deux hôtels différents sont frères jumeaux.

étages. Ils ont souvent un diamètre de l'ordre de 3 m avec des belles marches taillées dans la pierre et sont d'un même type d'une cave à l'autre. On a l'impression que ce type d'escalier obéissait à une mode et que c'est le même maçon qui en a bâti plusieurs, tant ils se ressemblent.

Dans d'autres caves, les escaliers sont beaucoup plus discrets et se sont adaptés à la configuration des lieux.

### Les voûtes

Toutes les caves ont été creusées dans le safre qui constitue le sous-sol de la vieille ville. Rappelons que le safre est une roche friable ; c'est souvent un grès à ciment de calcaire argileux, parfois de couleur verte à cause de la glauconie. Dans certaines caves,



Les belles caves de la galerie Passère ont été surcreusées. On voit à la base de la voûte le rajout de maçonnerie.

sa couleur se rapproche plutôt du jaune. Ce safre apparaît souvent dans des parois de salles ou des extensions de salles qui n'ont pas été maçonnées. Bien que cette roche soit facile à tailler, elle a une tenue suffisante pour supporter des murs ou des voûtes qui s'ancrent en elle, ou qui la surplombent.

Les voûtes sont en pierres calcaires souvent bien taillées, bien assemblées et liées au mortier. Elles sont, sauf exception, en berceau simple, sans ogives, sans croisées d'ogive comme en ont révélé les caves étudiées à Lille ou Roubaix [6, 7]. A Forcalquier le calcaire des Mourres est impropre à la construction. Les traces d'une ancienne carrière subsistent près de la ferme des Vidals, mais elle n'est pas étendue, servit-elle à la construction de la première partie de l'aqueduc ? Par contre les carrières de Salagon, de Mane et de Fontienne sont beaucoup plus connues. Dans les documents concernant l'entretien de l'aqueduc de Forcalquier du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, il est souvent fait mention des carrières de Mane qui fournissaient un très bon sable. Cela nécessitait de

**Ici, exception, la voûte est en ogive. Elle est très soignée avec un bel alignement de pierres, mais le mur bâti contre le safre, nécessitant moins de solidité, est plus grossier.**



Dans cette cave, trois hauteurs de voûtes successives montrent les modifications intervenues dans le temps.



Deux caves où le safre est apparent. Est-ce pour économiser la maçonnerie, le safre étant suffisamment porteur, ou pour faire ressortir la beauté de la roche encaissante ?

**On peut voir les différentes teintes du safre et sa disposition en strates.**



porter ces pierres sur plus des trajets de 4 à 8 km. On se doute que le prix occasionné par la construction des caves devait être lié à leur utilité.

Comme mentionné plus haut, Christophe Voyez a étudié les divers types de construction de ces voûtes.

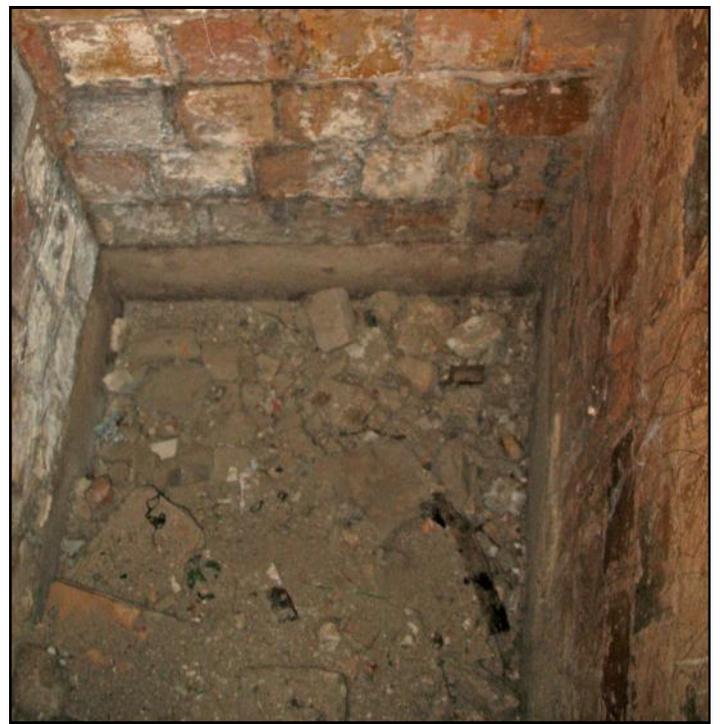
## Les citernes et cuves

C'est l'un des éléments qui nous pose le plus de problèmes, amenant des questions sans réponses certaines. Dans la trentaine de caves visitées, nous avons dénombré 15 grandes cuves, dont 11 carrelées et 4 avec un revêtement d'étanchéité en mortier. Dans le plafond, au dessus de toutes ces cuves nous avons vu des beaux déversoirs ou goulottes, en pierre de taille du même type avec un joli profil en U. On retrouve aussi des déversoirs qui devaient donner sur une cuve aujourd'hui comblée ou disparue.

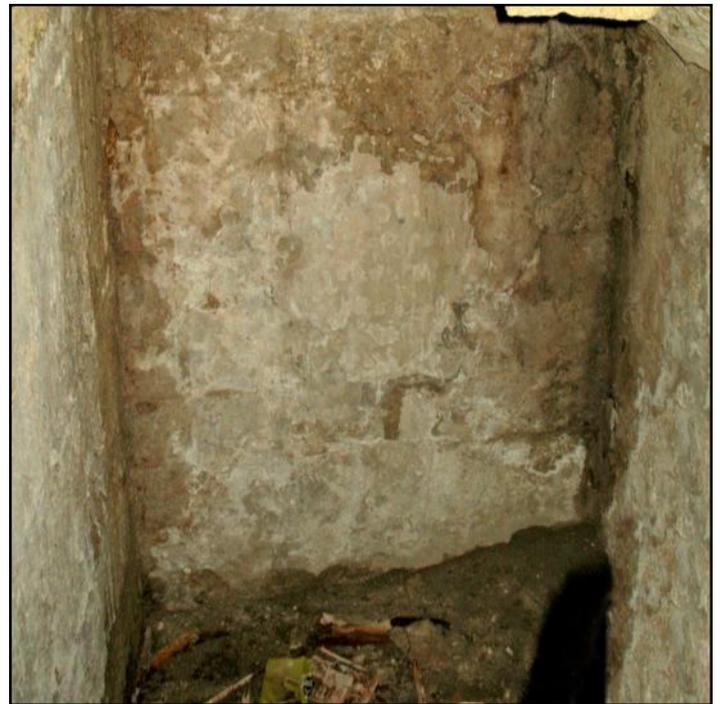


La vieille citerne de 70 m<sup>3</sup> du couvent de Saint-Promasse n'est pas carrelée, mais a un enduit d'étanchéité de mortier.

Le revêtement en mortier correspond à ce que nous avons toujours vu dans les citernes des vieilles bergeries ou des vieilles fermes des régions calcaires du midi, en particulier sur le proche plateau d'Albion. A Forcalquier, hors de la vieille ville, c'est le cas de la vaste citerne de 70 m<sup>3</sup> du couvent de Saint-Promasse et de celle de 100 m<sup>3</sup> que nous avons relevée chez M. Brando, rue des Ecoles.



Deux citernes aujourd'hui disparues situées côte à côte, rue du Palais. L'une est carrelée, mais pas jusqu'au fond. (Cl. E. Léal)



A gauche, une cuve de 130 hl. Était-ce une cuve à grain ? Au plafond, un beau et déversoir en U et un puisard, pour prendre des grains ? En bas, une autre cuve carrelée de seulement 50 hl., cuve à fermentation ou citerne à eau ?



L'INRAP a classé les cuves carrelées en cuve à vin, leur carrelage vernissé étant censé protéger les parois de la cuve de l'acidité du vin lors de la fermentation du moût de raisin. Il est vrai que ce type de cuve de fermentation, dite à « toit ouvert » est connu de certaines régions viticoles, Monsieur Bousquet, propriétaire des caves de la Madeleine à Volx, nous a dit qu'il en existait dans la région. Bien sûr, comme l'indique la vieille matrice cadastrale débutée en 1468, de nombreux propriétaires avaient une parcelle de vigne, sans doute comme nous l'avons vu, pour leur consommation personnelle plus importante à l'époque qu'aujourd'hui.

D'après Jean-Yves ROYER: *le dernier viticulteur à avoir fait son vin ici était Monsieur Olivier, voilà une dizaine d'années. Un cinsault redoutable... Sa vigne, plus grande que la moyenne, peut encore se voir dans l'angle entre le chemin de Clèu et la montée vers Chassèu....En fin des années 1970, je pense que Monsieur Martin faisait encore le sien rue de Berluc, dans la cave qui prolonge la mienne. Malgré mes recherches, je n'ai pu retrouver cette cave.*

Mais cette classification en cuves à vin de l'INRAP nous a laissé dubitatif, pourquoi onze cuves carrelées destinées à la fermentation du vin, pour seulement quatre cuves cimentées à usage de citerne recueillant l'eau de pluie ?

Il faut rappeler que l'eau n'est arrivée aux fontaines St-Michel et St-Pierre qu'en 1512, avec des périodes d'interruption lors des travaux d'entretien. Il fallait faire plus de 500 m pour aller chercher de l'eau à Bonne Fontaine. Nous n'avons retrouvé que trois vestiges de puits dans la vieille ville, ou en bordure. Or, l'eau était un problème crucial pour les populations qui, faute de puits, devaient aménager des citernes recueillant l'eau de pluie. Il y avait donc certainement plus de citernes à eau que de cuves pour la fermentation du vin à Forcalquier.

#### Vieilles cuves à fermentation utilisées dans le Bordelais.



Deux fûts retrouvés dans les caves? Celui du haut contient 10 hl, celui du bas, 20 hl.



**Questionnement :** Bien que nous nous mettions en doute la classification en cuves à vin de l'INRAP, nous n'avons pu retrouver aucune vieille cuve à fermentation en bois qui aurait pu appuyer notre point de vue. Pour Jean-Yves Royer : *La vaisselle vinicole a toujours été exclusivement de bois (dans nos régions en tout cas), jusqu'à une date récente. Pour celle qui servait à la fermentation, on parlait de tina bolhidoira, pas de « cuve à toit ouvert »... Tant que des gens ont fait leur vin ici, ils parlaient encore provençal.*

Pourtant, nous avons retrouvé de nombreux vestiges de tonneaux et même quatre fûts énormes d'une contenance de dix à vingt hectolitres. Ces fûts étaient trop gros pour passer à travers les portes ou les escaliers. Ils avaient été montés sur place. Ne seraient-ils pas l'indication que l'on faisait du vin dans la cave ? Nous ne pouvons donc rejeter entièrement que quelques unes des cuves carrelées aient pu servir à la fermentation du moût de raisin.

Il faut aussi ajouter que nous n'avons pas non plus trouvé de pressoir, qui lorsque la fermentation était terminée et le vin retiré, servait à presser le moût. Cela génère beaucoup de questions. Il aurait été étonnant que ce moût soit jeté. A ce sujet, Jean-Yves Royer me rappelle : *La vigne de mon grand-père nous donnait deux barriques, et quand on portait le marc chez Augier on revenait avec cinq litres d'eau-de-vie.* De nombreux petits producteurs n'avaient sans doute pas de pressoir et avaient recours à un gros producteur pour extraire de leur moût le jus destiné à faire l'eau de vie.



Nous n'avons pas trouvé de vieux pressoir, tel celui-ci.

Autre sujet de questionnement : le gaz carbonique se dégageant lors de la fermentation. De nombreux accidents mortels dus au CO<sub>2</sub> sont connus en viticulture. Dans les caves débouchant sur une rue inférieure, pas de problème, ce gaz lourd pouvait être évacué. Mais dans d'autres caves sans ce débouché, nous doutons qu'on ait pu y faire fermenter du vin.

**La contenance** génère une autre question importante. Toutes les cuves carrelées avaient une contenance minimale de 5 m<sup>3</sup> avec un maximum de 13 m<sup>3</sup>. Cela paraît beaucoup pour des cuves à fermentation, dans une région qui n'est pas foncièrement viticole. Si de très nombreux cultivateurs de-

vaient avoir un carré de vignes pour produire le vin de leur consommation annuelle, cela nécessitait-il des cuves de fermentation d'une aussi grande contenance ? Dans les cuves à revêtement d'étanchéité en mortier, donc correspondant à des citernes à eau, nous avons des contenance allant de 5 à 10 m<sup>3</sup>. Il nous a paru étonnant que ces citernes à eau ne soient pas d'une contenance bien supérieure à celle des cuves dites « à vin ».

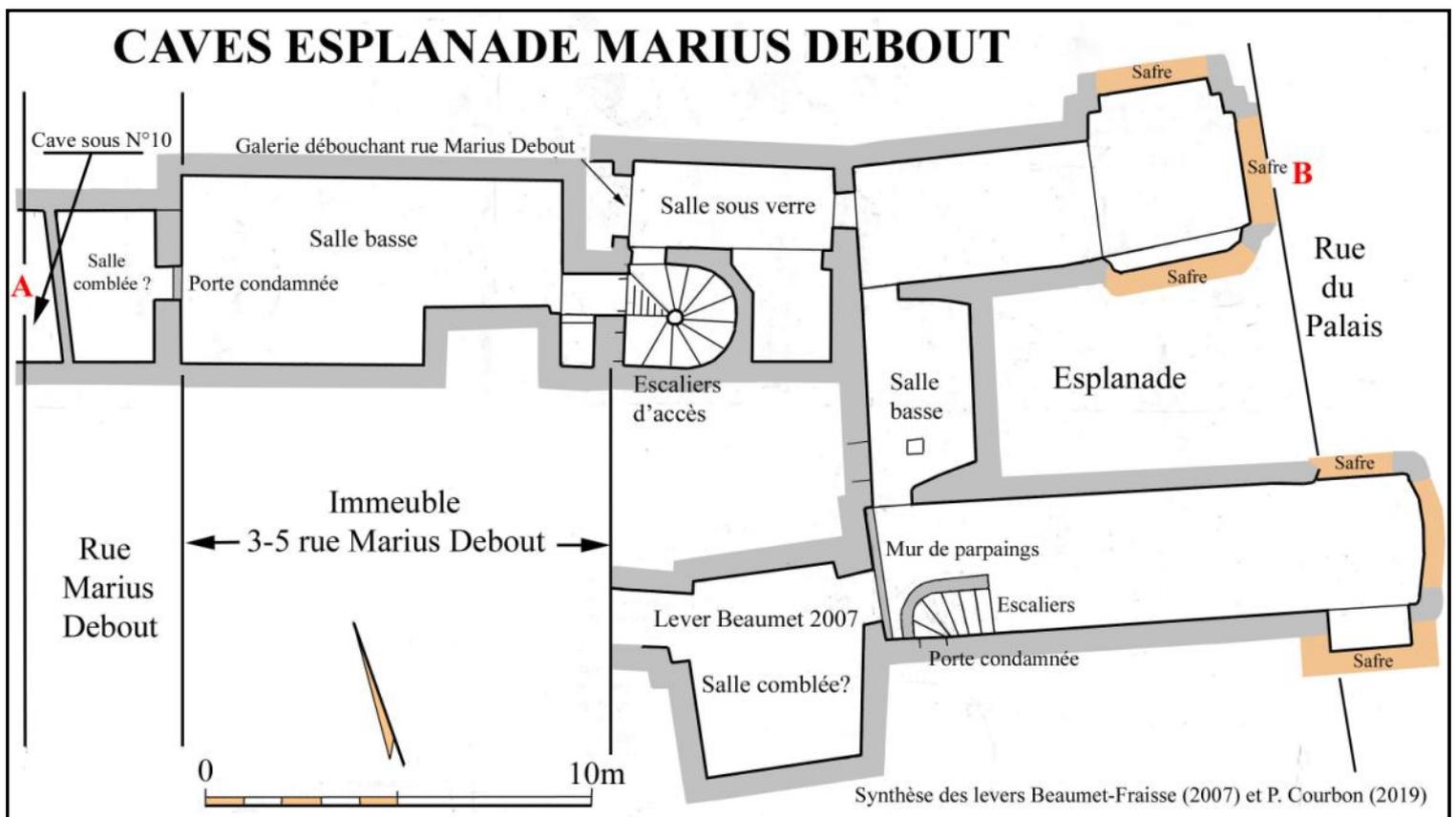
Deux hypothèses peuvent alors être émises :

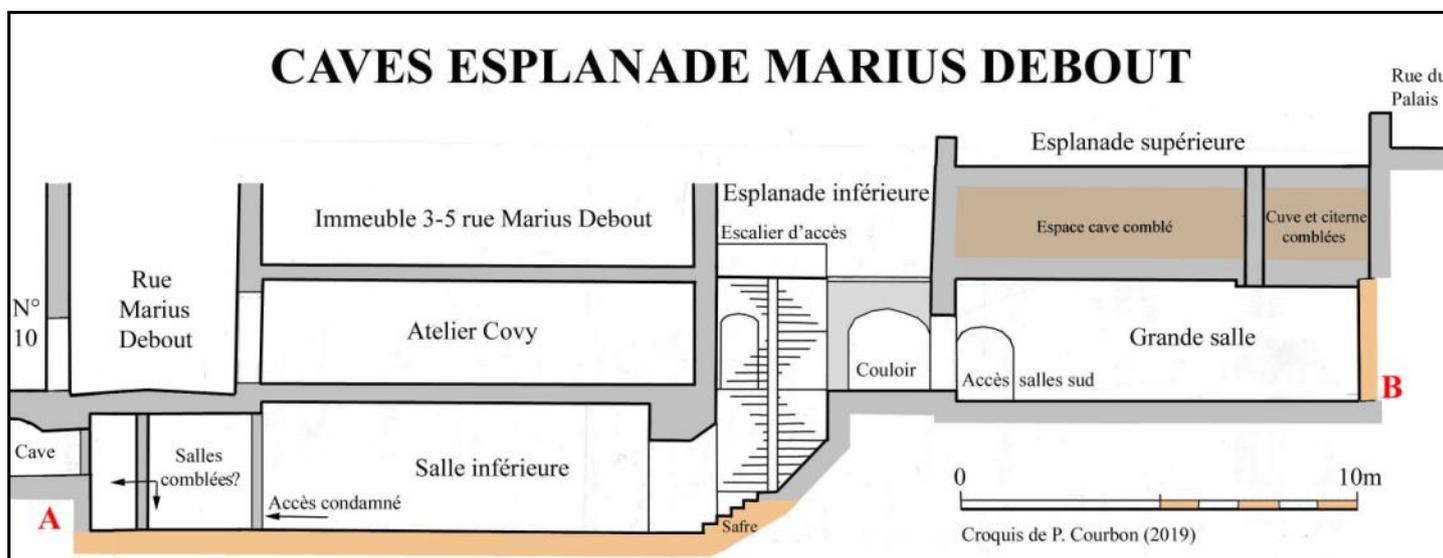
- Tout d'abord, ces cuves carrelées n'étaient pas toutes destinées à la fermentation du vin. Certaines d'entre elles n'auraient-elles pas pu servir de silo à grains, surtout dans une région plus céréalière que viticole ?

- Autre possibilité, celle du goût. Dans une citerne, inmanquablement l'eau finit par prendre un goût. De plus parfois, certains animaux tels des rats peuvent y tomber et s'y noyer. Je me souviens que dans des citernes vues dans ma jeunesse, on mettait du charbon de bois dans l'eau pour la purifier. Un carrelage n'aurait-il pas donné à la citerne un caractère plus neutre ? Si la consommation du vin était à l'époque plus importante qu'aujourd'hui, n'était-ce pas parce que la qualité de l'eau laissait à désirer !

En définitive, l'absence ou la disparition de certaines structures telles des cuves à fermentation en bois ou des pressoirs n'ont pas facilité mon interprétation des cuves carrelées. Des objets qui avaient de la valeur ont-ils été vendus ou transférés vers une ferme extérieure ? Faute d'avoir pu retrouver des vestiges qui lèvent toute ambiguïté, nous en sommes réduits aux suppositions, ou à des témoignages anciens qui se font de plus en plus rares.

Cet ensemble caves est le plus long aujourd'hui visitable. Il va sous la rue du Palais et sa traversée sous la rue Marius Debout, ainsi que sa sortie dans une cour intérieure ont été murés. A partir de B, on pouvait aller jusqu'à la rue Berluc-Perussis.





Profil qui complète le plan de l'ensemble de caves de la page précédente.

### Les communications condamnées

Comme le montrent les plans que nous avons relevés, ou les photos que nous avons prises, il y a dans de nombreuses caves des départs aujourd'hui condamnés. Ces départs indiquaient une communication avec des caves souvent situées de l'autre côté de la rue. A l'époque moderne ces communications ont été murées, certaines avec un mur en pierres, souvent mal maçonné et, plus récemment par des murs en parpaings. Un seul grand ensemble de caves situé sous des parcelles cadastrales différentes subsiste aujourd'hui, rue et esplanade Marius Debut (voir plan et profil). La mairie en possède la clef d'accès.

On comprend que l'homme d'aujourd'hui, voulant avoir sa propre cave, ait condamné des communications. Mais, qu'est-ce qui avait justifié qu'au-

**Belle porte condamnée qui permettait de passer d'une cave à l'autre.**



trefois de nombreuses caves puissent communiquer entre elles ? Etait-ce pour ménager des possibilités de fuite ? Etant à l'intérieur des remparts, cette hypothèse ne nous satisfait pas. Une explication serait à chercher ailleurs.

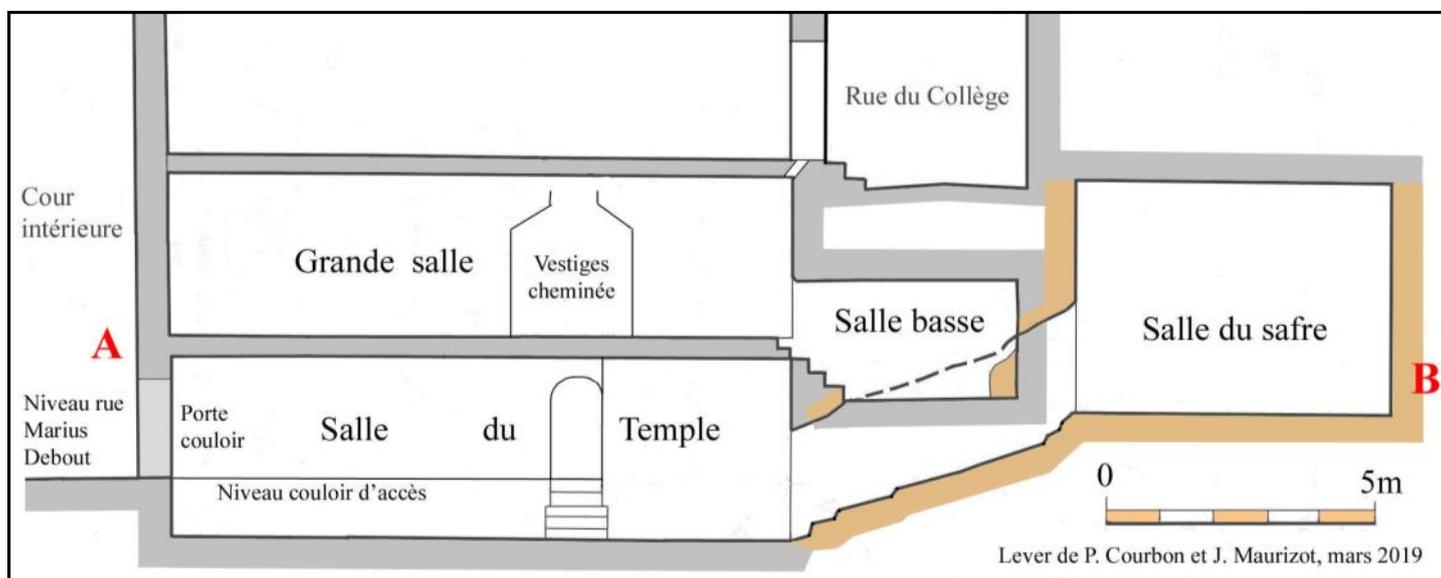
Pour la législation moderne, sauf en ce qui concerne les mines, le sous-sol appartient au propriétaire du sol. Cette règle était-elle applicable au XV<sup>e</sup> ou au XVI<sup>e</sup> siècle et le domaine hypogé pouvait-il être partagé ? L'étude faite par J.-D. Clabaut sur les caves de Lille et Douai [6, 7], semble montrer que les caves respectaient les limites des différents immeubles, sauf en ce qui concerne la chaussée.

« L'affaire des caves de Lille » est un document juridique daté de 1875, par lequel la ville s'octroie la propriété de toutes les constructions situées sous la chaussée. Or, bon nombre de caves possédaient des appendices maçonnés sous la voie publique, comme il en subsiste à Douai, et les propriétaires n'ont eu d'autre choix que de murer ces espaces.

A Forcalquier, en 2016 et 2018, la commune a fait exécuter des prospections au radar géophysique dans certaines rues, pour déceler des caves passant

**Passage sous la rue aujourd'hui condamné avec un mur en parpaings.**





**Cas d'une cave qui a entièrement traversé la rue pour aller son l'immeuble en face, sans être condamnée;**

sous la chaussée. Comme nous avons pu le constater, plusieurs d'entres elles ont été murées par une cloison en parpaings, en limite de la rue. Certaines liaisons entre caves placées de part et d'autre de la rue ont ainsi été condamnées.

### Recherches de canalisation

Un autre élément a guidé nos recherches. Lors de la construction de l'aqueduc de Forcalquier, mis en service en 1512, une conduite souterraine joignait la Fontaine Saint-Michel à la fontaine Saint-Pierre. D'après des plans anciens, cette conduite passait par la rue du Palais et la rue du Collège. Or, ce trajet passe par un point haut, situé à la limite entre les deux rues. Ce point haut aurait obligé à creuser une tranchée de plus de 5 m de profondeur, ce qui est impensable. La conduite devait donc passer dans les caves. Ce passage dans les caves est confirmé par un

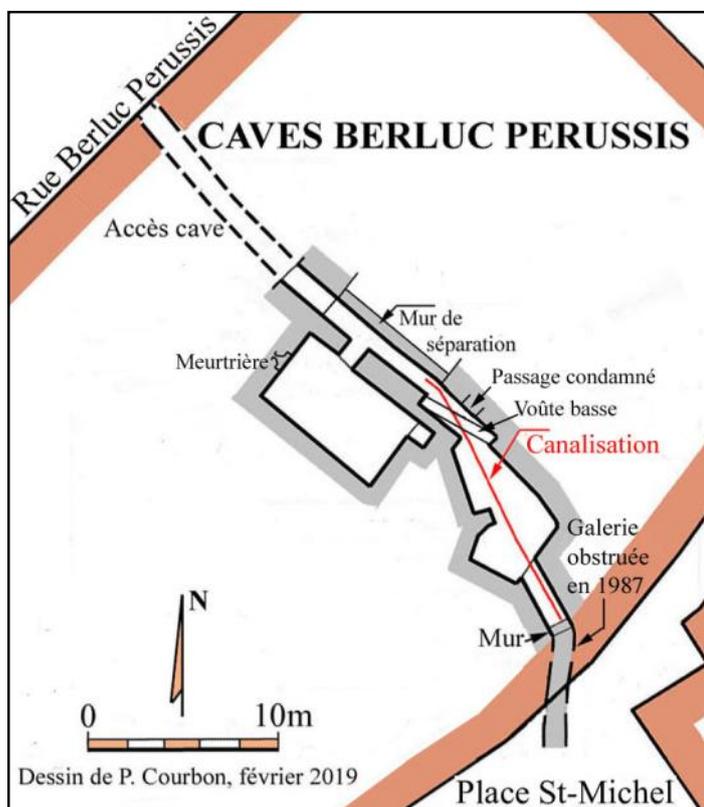
document en date du 12 septembre 1764, qui ne manque pas de faire sourire : c'est un procès-verbal (DD37) concernant les branchements « pirates » que certains particuliers avaient fait dans leur cave sur la conduite alimentant la Fontaine Saint-Pierre. Les noms cités ont permis à Jean-Yves Royer de les situer le long de la rue du Palais, à partir des anciennes matrices cadastrales, confirmant ainsi les anciens plans.

Mais, lors des travaux entrepris sur l'esplanade Marius Debout, les caves profondes bordant la rue du Palais étaient écroulées et obstruées. Cela ne permettait pas de retrouver de passages de canalisation. Personnellement, nous n'avons pu en retrouver de traces, en particulier dans les caves de l'hôtel Gassaud qui traversaient la rue.

**La cave de J.-Y. Royer est la seule où nous ayons retrouvé des canalisations anciennes, ici en bourneaux et en fonte.**

**Parfois, deux caves de part et d'autre de la rue communiquaient entre elles par un petit passage;**





Dans la cave de Jean-Yves Royer se trouvent encore des bourneaux qui alimentaient la fontaine Saint-Michel.

La seule cave où nous avons retrouvé une conduite en bourneaux (terre cuite), appartient à J.-Y. Royer, entre la rue Berluç Perussis et la place Saint-Michel. Nous n'y avons pas trouvé de bourneaux anciens, mais des bourneaux de longueur métrique datant du XIX<sup>e</sup> siècle, remplacés en 1904 par une conduite en fonte.

### Et l'huile ?

Nous n'avons pas trouvé de vestiges avérés de moulin à huile dans les caves visitées. Jeanine Bourvéau [11] en a étudié trois dans la vieille ville et en bordure. Celui de Gouvan, situé au fond d'une androne, 2 rue Marius Debout a été très bien restauré par M. André Bréger. Il est daté du XV<sup>e</sup> siècle. Il se trouve dans une semi cave aux belles voûtes, à laquelle on accède en descendant quelques marches. Un autre situé place Saint-Pierre a été détruit. Un troisième est situé dans un souterrain creusé dans le safre, au début de la rue Paradis, juste en dehors des remparts. Bien qu'on trouve un moulin dans une cave du village de Viens, les caves ne sont pas propices à l'installation d'un moulin à huile, à moins qu'elles ne se trouvent de plain-pied, comme le débouché de certaines caves de la vieille ville.

Dans deux caves, nous avons trouvé des bassins carrelés de faible hauteur qui ressemblaient à des bassins de décantation de l'huile d'olive. Ils seraient à vider des pierres qui les comblent pour tenter une analyse. Mais, vue la configuration de ces deux caves, il semble impossible qu'on ait pu y installer un moulin. Une fois de plus, comme pour les cuves à fermentation, nous nous perdons en conjectures.



En haut, une cuve basse trouvée sous la place St-Michel et malheureusement encombrée de pierres. Elle ressemble aux cuves à décanter du moulin Arnaud à Solliès-Toucas (Var).



### Meurtrières

Au cours de nos visites de caves nous avons trouvé trois meurtrières (Hôtel Astier, J.-Y. Royer, J. Garrigues). Là encore, il y a un vaste sujet de recherches pour savoir si elles ne correspondaient pas à un premier tracé des fortifications, un peu différent des remparts sous la rue Berluç-Perussis. Une étude et une datation précises seraient à effectuer.



## CONCLUSIONS

Déjà en 1947, Elie Lambert [10] relevait l'importance de l'étude des caves : « *A partir surtout du XIII<sup>e</sup> siècle, dans la plupart des grandes villes de France...un grand nombre de maisons comprirent une partie basse voûtée qui pouvait servir d'abri sûr et d'entrepôt à l'abri du feu.* » Mais, à part Douai [7], je n'ai pas eu connaissance d'étude détaillée des caves d'une ville.

Etudier des sites sur lesquels l'occupation humaine s'est succédée sans interruption depuis des siècles n'est pas facile. Au cours des temps, chaque occupant a pu oblitérer l'occupation précédente, soit en la recouvrant, soit en la modifiant. C'est un phénomène très connu des archéologues et qui nécessite des fouilles fines respectant rigoureusement la stratigraphie du sol. Cela est possible lors de fouilles officielles, entreprises par un organisme reconnu, mais pas dans le cadre d'une initiative individuelle comme la mienne. Cette étude archéologique doit se doubler d'études historiques pour déchiffrer et transcrire les anciennes archives, quand elles existent encore.

On voit donc que l'étude complète des caves de Forcalquier dépasse les compétences d'un seul individu. Il y a là un travail d'équipe à mener à long terme, avec dans l'équipe plusieurs spécialistes parmi lesquels quelqu'un d'assez âgé pour avoir connu la rapide évolution qui s'est produite après 1945.

Personnellement, si certains propriétaires m'ont permis très obligeamment de visiter leur cave, j'ai buté à plusieurs reprises sur le refus et parfois l'hostilité, ce qui n'est pas toujours encourageant...Il faut s'accrocher !

En espérant que cette première approche que j'ai entreprise, trouvera un jour une suite.

**Remerciements :** Service culturel de la mairie : Isabelle Thorel et Marion Bordas pour la consultation des archives, ainsi que Jeanine Bourvéau et Jean-Yves Royer pour nos échanges de correspondance.

Ils allaient obscurs sous la nuit solitaire...(Virgile)

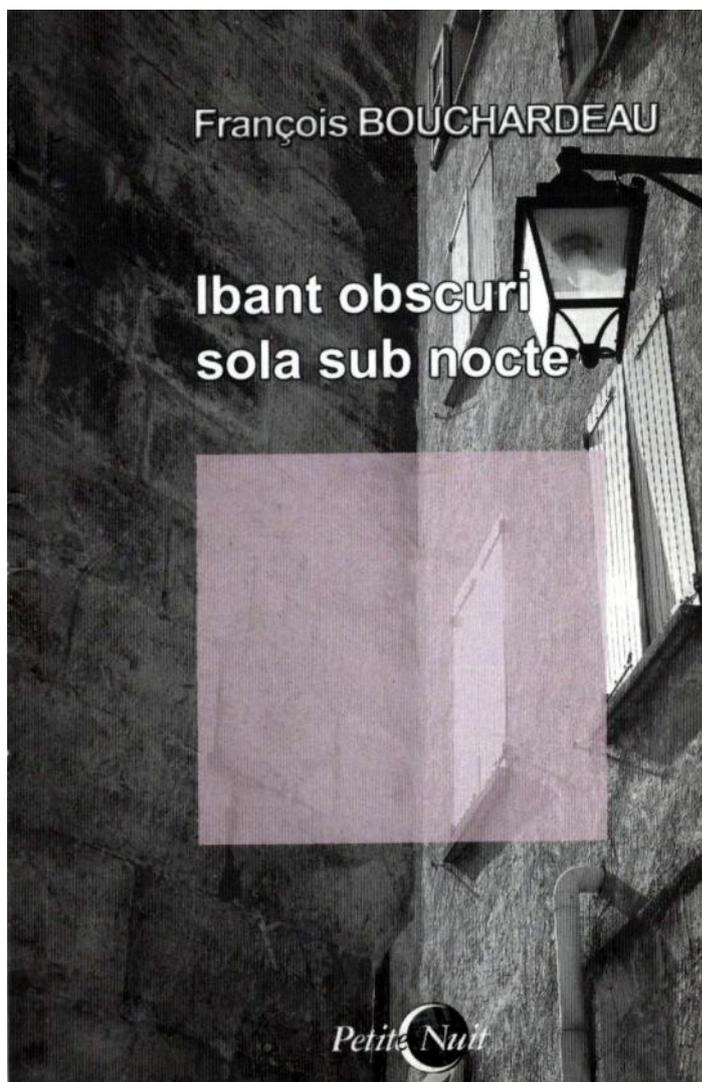
Voilà comment on en vient à s'intéresser aux caves !

## BIBLIOGRAPHIE

- [1] François BOUCHARDEAU, 2010, *Ibant obscuri sola sub nocte*, Ed. Nykta
- [2] Christophe VOYEZ, Emilie LEAL, Catherine BARRA, 2009, Rapport final d'opération, rue Marius Debout à Forcalquier
- [3] René SUTTEL, 1986, *Catacombes et carrières de Paris*, Ed. SEHDACS
- [4] Anna GUINI-SKLIAR & alii, 2000, Nord Patrimoine Ed.
- [5] Walid NAZI, 2011, *L'énigme des Arêtes de Poisson*, de la Croix Rousse à Jérusalem, Copy-media.
- [6] Jean-Denis CLABAUT, 2006, *Les caves, le négoce et les marchands de vin à Lille et Douai au Moyen Age*, *Histoire urbaine* 2006/2, p. 39 à 52
- [7] Jean-Denis CLABAUT, 2007, *Les caves de Douai*, P.U. du Septentrion
- [8] Maria-Cristina VARANO, 2011, "Espace religieux et espace politique en pays provençal au Moyen Age (IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles). L'exemple de Forcalquier et de sa région". *Archéologie et Préhistoire*. Université de Provence - Aix-Marseille I.
- [9] Jean-Yves ROYER, 1986, Forcalquier, Ed. Odim.
- [10] Elie LAMBERT, 1947, *L'étude d'une ville par ses caves*, *L'Information Géographique* 11-1, p. 21-22.
- [11] Jeanine BOURVÉAU, 2012, *Les moulins à huile de Forcalquier*, *Moulins en pays de Forcalquier*, Ed. Le Clapas, p. 7-14.

Paul Courbon, Forcalquier, le 30 décembre 2019

\*\*\*\*\*



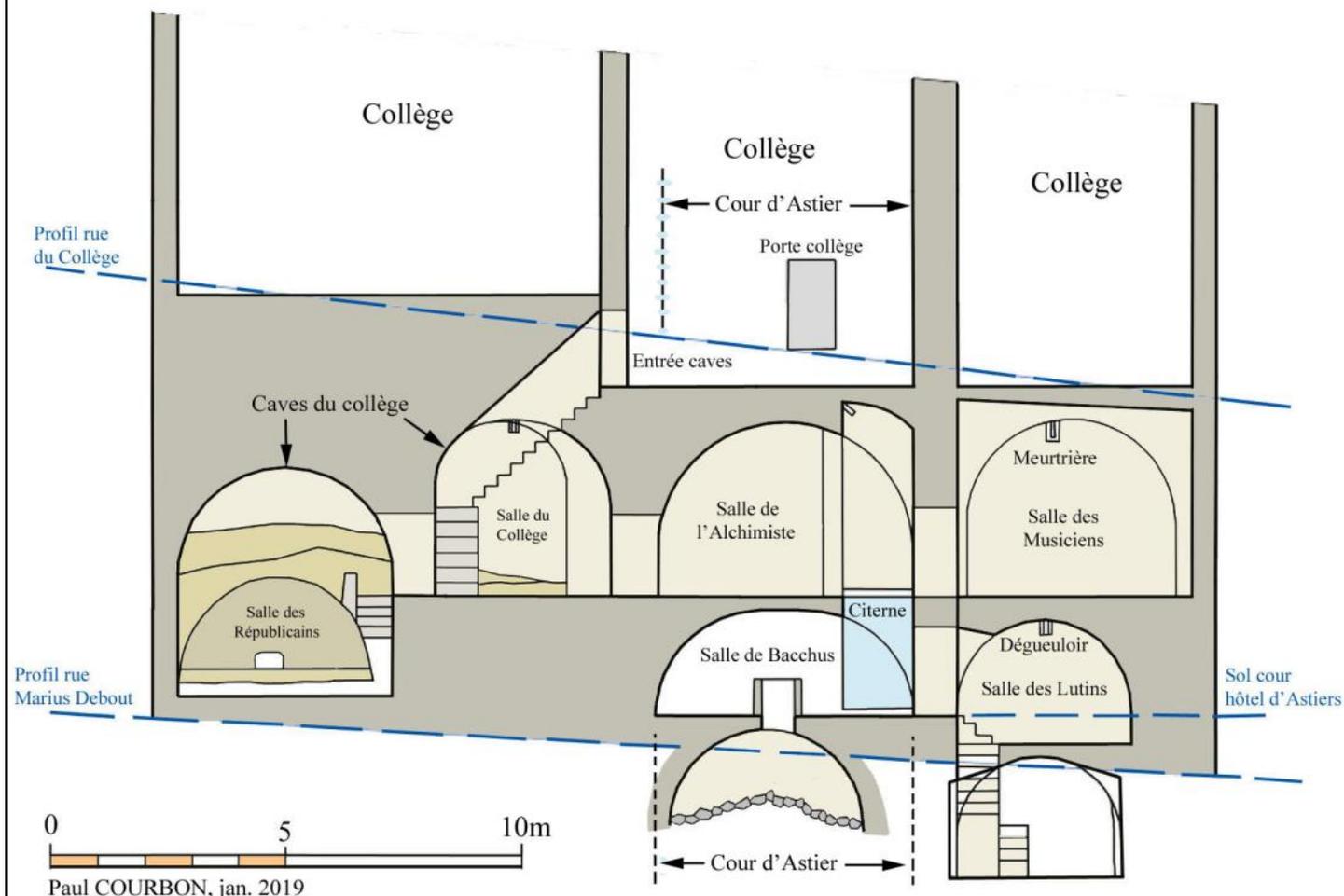
Voir pages suivantes quelques pièces annexes.

\*\*\*\*\*

# ANNEXES

## HÔTEL D'ASTIER

### Profil N-S des caves



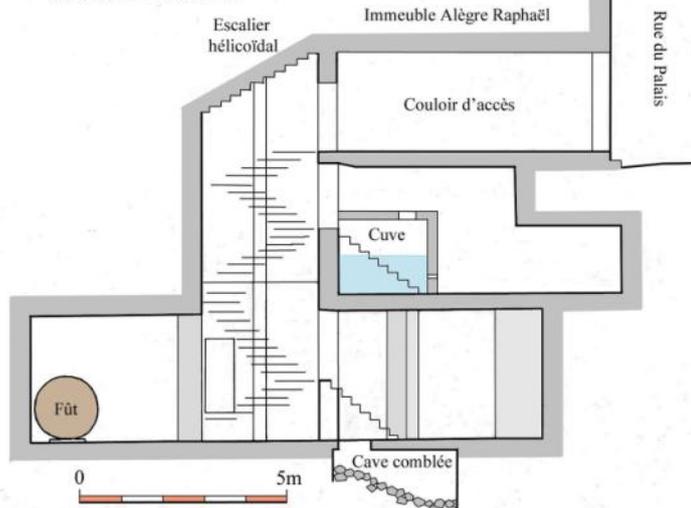
Avec ces deux profils, nous avons voulu donner un aperçu des caves les plus profondes.

Si les caves Astier débouchent sur une rue basse, ce n'est pas le cas des caves Alègre qui se cantonnent sous la rue du Palais.

Un bel abreuvoir trouvé dans l'une des caves de l'esplanade Marius Debout, à côté d'une citerne carrelée. Hors de son cadre de belles voûtes maçonnées, placé sous un auvent métallique et avec une tuyauterie chromée, il a perdu tout son caractère...

## CAVES ALEGRE

### Section verticale



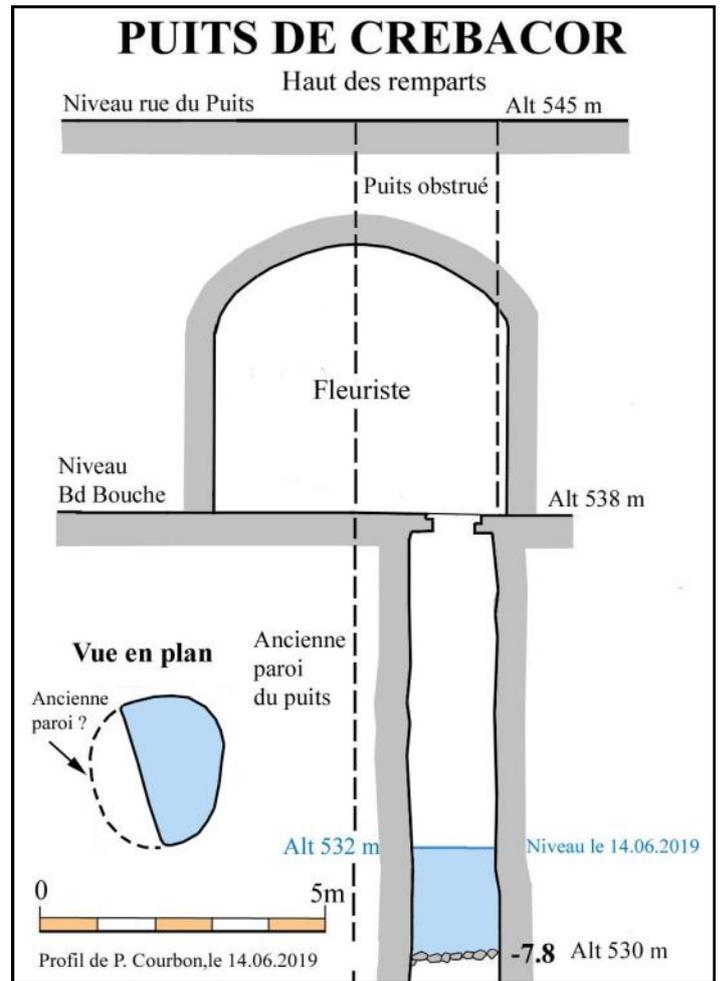


Dans aucune des cours de maisons bourgeoises ou d'hôtels que nous avons visités, nous n'avons trouvé de traces de puits. Par contre on y trouvait de vastes cuves.

En haut la cour de l'hôtel Astier, en bas celle de la Cour de Provence.



Le seul puits trouvé à l'intérieur des remparts.



De nombreux déversoirs ne débouchent plus sur des citernes qui ont disparu ou ont été comblées.

